

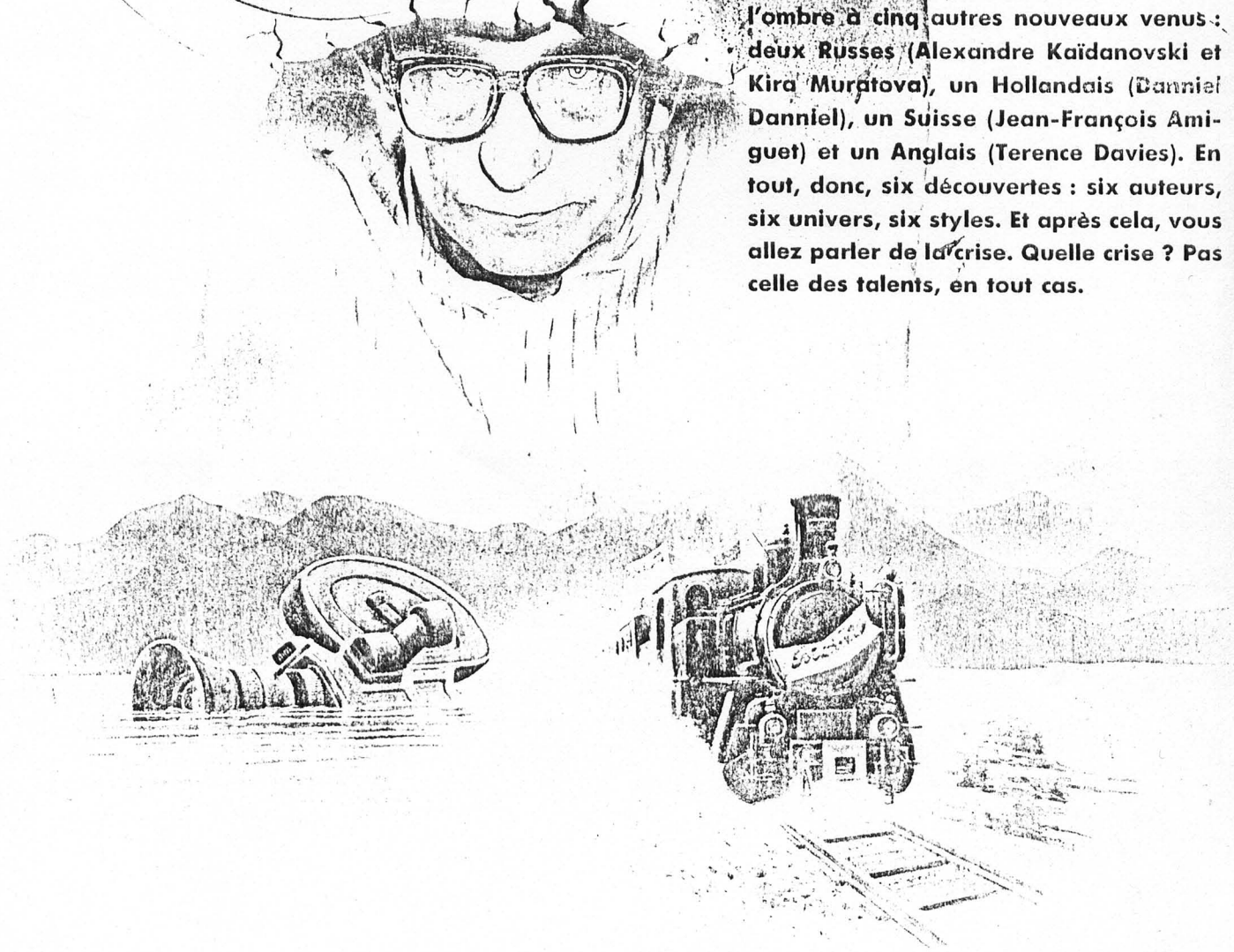
TELERAMA

"1988 L'année du Cinéma"

LA RÉVÉLATION



On eût aimé – pour mieux faire ressortir son importance – qu'il n'y en eût qu'une. Mais il eût été injuste que la grandeur du Polonais Krzysztof Kieslowski fit de l'ombre à cinq autres nouveaux venus : deux Russes (Alexandre Kaïdanovski et Kira Muratova), un Hollandais (Danniel Danniel), un Suisse (Jean-François Amiguet) et un Anglais (Terence Davies). En tout, donc, six découvertes : six auteurs, six univers, six styles. Et après cela, vous allez parler de la crise. Quelle crise ? Pas celle des talents, en tout cas.



SORTIE

LA MERIDIENNE

Franco-Suisse (1 h 20). Réal. : Jean-François Amiguet ; avec Jérôme Angé, Kristine Scott Thomas, Sylvie Orcier, Patrice Kerbrat, Michel Voita.

A L'OMBRE DU DOUTE

Pour découvrir qui il aime, François se fait suivre par un détective privé. Une direction d'acteurs remarquable, un doux divertissement, merveilleusement écrit dans une langue qui évoque le XVIII^e siècle.



Une vieille maison écrasée de soleil. Un jardin ombré. Une terrasse bordée d'une balustrade de pierre. Sur la terrasse, Marie (Kristine Scott Thomas) fait la sieste (pardon, la méridienne), allongée sur un sofa (pardon, une méridienne). François (Jérôme Angé) s'approche et met en écran sa main entre le soleil et la dormeuse. Une ombre se pose sur la jambe de Marie. François déplace lentement la main : l'ombre remonte jusqu'au visage de Marie qui, sous cette caresse impalpable, ouvre les yeux.

« J'avais entendu », dit-elle à François qui a l'air de ne pas comprendre. Ce faisant, tous les deux mentent. François, pour le plaisir enfantin d'obliger Marie à s'expliquer. Marie, parce qu'elle ne veut pas avouer s'être laissée surprendre. A moins qu'elle n'ait réellement entendu venir François. Mais alors, c'est avant qu'elle a menti, en faisant semblant de dormir.

C'est cela, *La Méridienne* : une comédie d'ombre et de lumière, où le demi-mensonge en dit plus que la demi-vérité.

La Méridienne est signé Jean-François Amiguet, un nouveau venu, un Suisse de trente-huit ans, dont le premier long métrage, *Alexandre* (1983), nous est encore inconnu. Il ne devrait pas le rester longtemps si le public fait à *La Méridienne* le succès qu'il mérite. Car ce petit film d'une heure-vingt (voilà qui nous change agréablement des mastodontes à la mode) est un enchantement pour les yeux et l'esprit.

Pour le cœur aussi, à condition d'aimer voir poindre, sous la fausse désinvolture et la vraie élégance des personnages, une émotion à fleur de désespoir.

**Marthe (Sylvie Orcier)
et sa sœur Marie
(Kristine Scott Thomas)
dans *La Méridienne*.**

Car ils sont suprêmement élégants, ces héros bavards qui deviennent muets quand leurs yeux se brouillent. Qui fera avouer à Marie qu'elle n'a jamais cessé d'aimer François depuis leur aventure éphémère au temps de leurs dix-huit ans ? Depuis, François vit comme un jeune frère dans la maison de Marie et de sa sœur, Marthe (Sylvie Orcier). Comme dans l'Évangile, Marie paresse tandis que Marthe fait bouillir la marmite. Elles le maternent, repassent ses chemises, soignent ses états d'âme, tandis qu'éternel

LE DILEMME DES NOYAUX DE CERISE

FRANÇOIS : Tu as enlevé les noyaux ?

MARTHE : Oui, évidemment.

FRANÇOIS : C'est très dangereux !

MARTHE : C'est justement pour ça que je les ai enlevés !

FRANÇOIS : Justement, faut pas... c'est terriblement dangereux. D'abord les cerises perdent tout leur goût, et surtout on en oublie toujours un. Et c'est là que ça se gâte : tu croques à pleines dents, en toute confiance, et crac ! tu tombes sur le noyau qu'on a oublié. Il y a plein d'accidents comme ça !

adolescent, il papillonne au gré de ses rencontres.

Un jour — le jour où commence le film — François a décidé de devenir adulte et responsable et, pour ce faire, de se marier. Pour reconnaître celle à qui il sera fidèle toute sa vie, il se donne un mois. Jour pour jour. Mais le défaut mignon de François, c'est l'indécision. Mettez-le en présence de deux adorables Chinoises, il les suit et, quand elles se séparent au coin d'une rue, il reste planté là, incapable de décider s'il va à droite ou à gauche. Il n'est d'ailleurs ►



UN TRISTE METIER

MARIE : Vous ne voulez vraiment pas vous asseoir ?

DUBOIS : Cela n'en vaut pas la peine, Madame, je ne vous dérangerai probablement pas longtemps.

Chère madame, si la vraie douleur est muette, il n'en est pas moins vrai qu'elle s'exaspère à devoir s'exprimer devant un étranger. Pour éviter que vous n'évoquiez en vain les raisons, pénibles sans nul doute, qui vous ont forcée à faire appel à un membre de ma corporation, je tiens à vous expliquer d'emblée quelle est ma méthode de travail. Ces indispensables précisions vous convaincront, j'en ai bien peur, que je ne suis pas l'homme de la situation.

Je fais, Madame, un triste métier... Mais j'ai la faiblesse de croire qu'il est possible de l'exercer sans renoncer à toute éthique. Je mets ainsi à l'accomplissement des tâches qui me sont confiées certaines conditions auxquelles rien, ni personne, ne saurait me faire déroger.

Ainsi, je ne fais pas de photographies : elles ne serviraient qu'à blesser mes clients, qui ne paient pas, tout de même, pour voir leur conjoint, ou l'amour de leur vie, s'abandonner en des bras adultères.

MARIE : Par écrit, ce sera bien suffisant !

DUBOIS : Un obstacle encore... Je ne fais pas de rapport écrit. La vérité n'a pas besoin d'être estampillée... La vérité se lit les yeux dans les yeux : tous mes rapports se font face à face, oralement. Mais ne croyez pas qu'ils soient pour autant négligés. Voilà, j'en ai fini.

MARIE : Asseyez-vous !

pas plus capable de choisir entre deux bouteilles de vin.

Aussi François a-t-il décidé de s'en remettre à un détective privé. Ce détective le suivra et rendra compte à Marie de ses faits et gestes. Sûrement, un signe révélateur apparaîtra : François saura alors que c'est de telle fille et non de telle autre qu'il est réellement amoureux...

Marie fait donc appel à un certain Dubois (Patrice Kerbrat). Mais s'il porte le nom du valet des *Fausse confidences*, ce Dubois-ci n'a rien d'un intrigant et c'est à son insu qu'il mène le jeu. N'osant lui avouer une vérité aussi farfelue, Marie se fait passer pour la fiancée de François — une fiancée hésitante qui craint d'épouser un homme qu'elle sait volage.

Commence alors un jeu subtil entre l'amour et le hasard, les intermittences du cœur et les affinités électives, le mentir vrai et la vérité mensongère.

Avec Dubois qui aime Marie, Marie qui aime François, François qui aime Marthe, Marthe qui aime François — mais plus encore Marie — Jean-François Amiguet nous entraîne dans une farandole ravissante, aussi insolente et narquoise que la musique (de Gaspard Glus et Antoine Auberson). Le fil d'une sonnette qui, à travers le jardin, relie la méridienne à la cabine de projection où travaille François (il ne pouvait être que montreur d'ombres) est l'image visible de liens invisibles : à la fin du film, ce ne sera pas François que Marie trouvera au bout de la sonnette...

Il y a aussi une ribambelle d'objets-clés : un rosier rouge, une robe rouge, des yeux rouges, une robe noire, deux alliances, une part de tarte en trop, un tournesol, un forsythia et la photo de deux petites filles que



Marthe emporte en voyage. Mais si, pour nous, ces objets ont valeur de signes, François, lui, ne trouvera pas son « rayon vert ».

Ce « portrait d'un incédis » guigne, on l'a compris, du côté de Marivaux (*Les Serments indiscrets* plutôt que *Les Fausse confidences*) et de Musset (*On ne badine pas avec l'amour*). Mais le ton reste celui, allègre, de la comédie légère. La scène du bouquet et du libraire, entre autres, est irrésistible.

Ah ce libraire (Michel Voita) ! Personnage de confident apparemment secondaire, il est à la fois lucide et mystérieux. Lui aussi — et mieux que les autres — cache



UN CŒUR BRONZÉ PAR LES ÉPREUVES

DUBOIS : Votre fiancé, Mademoiselle, est de ces hommes que la beauté semble laisser sans défense... J'ai ainsi été frappé par le grand nombre de tentations dont il est assailli. Rien n'indique qu'il y cède un jour. Mais on remarque qu'il ne peut que répondre à leur appel... qu'il les frôle avec délectation, avec un émerveillement toujours renouvelé. Si bien que la situation est plus menaçante que réellement dangereuse... Ou bien ce jeune homme est un héros qui cherche à éprouver son courage au contact du danger... et il mérite toute votre admiration : vous épouserez un homme au cœur résistant, bronzé par les épreuves... Ou bien...

Dubois (Patrice Kerbrat) aime Marie qui aime François (Jérôme Angé) qui aime Marthe, qui aime François mais plus encore Marie...

un secret qu'il ne dévoilera jamais, mais que nous pressentons. Au milieu d'une brochette de comédiens remarquables (quelle direction d'acteurs !), il est peut-être le meilleur.

S'il fallait trouver un proverbe à mettre en exergue à *La Méridienne* — ce que Rohmer, lui, n'eût pas manqué de faire — on n'aurait que l'embaras du choix : « Qui a bu boira », « Il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre », « Qui trop embrasse mal étreint », « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », « Qui va à la chasse perd sa place », « Tel est pris qui croyait prendre »...

Pourtant, la structure de *La Méridienne* n'est pas exactement celle des *Comédies et proverbes* selon Rohmer. Elle s'apparente plutôt à celle des *Contes moraux* où, à la fin du film, le héros revient à ses premières amours. Ici, François retrouve sa place entre ses deux amies. Le triangle est reformé. C'est le matin. Chacun paraît à une fenêtre de la maison. Mais Marie, elle, n'est plus seule à sa fenêtre. Si la figure géométrique est inchangée, un quatrième personnage s'y est pourtant glissé.

« Ils sont trois, à présent, à veiller sur François », dit le narrateur (Jean-François Aupied) qui, de loin en loin, commente l'ac-

tion. Tout le film est écrit — magnifiquement, par Jean-François Goyet et Anne Gonthier — dans une langue qui évoque souvent celle du XVIII^e siècle. (Tous les comédiens distillent leur texte de la plus réjouissante façon !). N'est-elle pas, cette langue, l'instrument idéal pour tenter de remettre de l'ordre dans la confusion des sentiments ?

Et quand nos amis y seront parvenus, à l'issue d'un combat où la cruauté l'aura disputé à la tendresse, c'est la tendresse qui aura gagné. La tendresse, pas l'amour. Et c'est à la fois très doux et un peu amer ●

CLAUDE-MARIE TREMOIS